

mis dans cette bourse un paquet de gros sous, pour me défendre en cas de besoin.

Avec cela je partis. La rue des Mathurins-Saint-Jacques, celles de la Harpe et de l'École-de-Médecine fourmillaient déjà de monde. Au *caboulot*, la porte était ouverte, et les tables étaient garnies de gens qui prenaient un verre de vin en mangeant un morceau sur le pouce ; tous des étrangers, comme il arrive les jours de fête, où chacun dîne dans l'endroit où il se trouve.

Enfin, ayant pris ma tranche de bœuf et ma chopine de vin, j'allais me rendre sur la place du Panthéon, où les étudiants et les ouvriers du quartier devaient se réunir, quand un grand bruit de pas, de voix et de cris : " Vive la réforme ! " se fit entendre. Tous les assistants se levèrent en disant :

" C'est la première colonne ! "

Et l'on courut dehors.

Les étudiants, les ouvriers, les bourgeois, enfin tous les braves gens, sur une seule file, par trois, quatre et six, descendaient bras dessus bras dessous la rue de la Harpe. J'aperçus Emmanuel dans les premiers ; il avait un large feutre gris et marchait la tête penchée, tout rêveur, au milieu de ces mille oris de : " Vive la réforme ! Vive la réforme ! " Aussitôt je courus à lui :

" Te voilà ! lui dis-je ; je t'ai cherché hier soir jusque vers onze heures ".

Il leva la tête et me serra la main. Son air grave m'étonnait. Les autres autour de nous parlaient, riaient, criaient, chantaient ; lui, marchait sans rien dire. A la fin pourtant, au passage du Commerce, rue Dauphine, il me dit :

" Ce qui m'étonne, Jean-Pierre, c'est que cinq ou six individus assis dans ce moment quelque part aux Tuileries, ou partout ailleurs, en train de déjeuner, de griffonner, ou de se gratter l'oreille ; des gens qui s'appellent des ministres conservateurs, des philosophes ou tout ce qu'on voudra, des êtres qui n'ont jamais connu les souffrances du peuple ; — l'hiver où la neige tombe par le toit sur la vieille grand'mère malade, sur la femme enceinte, sur le petit enfant qui vient de naître ; le printemps, où l'homme à la charrue souffle des journées entières auprès de ses bœufs ; l'été, où il fauche nuit et jour, les reins serrés dans son mouchoir, tout brisé de fatigues ! — ce qui m'étonne, c'est que ces cinq ou six personnages, honorés, flagornés, comblés de tous les biens par le travail de la nation, s'imaginent qu'ils sont tout, que tout est fait pour eux, qu'ils ont tout dit en ouvrant leur grande bouche, et en criant d'un air solennel : " Nous ne voulons pas ! nous n'approuvons pas ! " et qu'ils se figurent que les trente-deux millions d'autres, dont le moindre vaut autant qu'eux, vont se courber sous leur sentence. C'est ce qui me fait rêver. Je vois ces ministres ! je les vois qui sont là dans leurs fauteuils, les jambes étendues, qui se caressent le menton et qui se disent : " Oui... le peuple... la multitude... Elle ose bouger... elle ose ! " Oh ! que cela m'étonne, Jean-Pierre, et que cet orgueil me paraît dégoûtant ! A force d'avoir joué la comédie, ces gens finissent par croire que la comédie, c'est le monde."

Voilà ce qu'il me disait au milieu de la foule, d'un air calme comme dans sa chambre, et je trouvais qu'il avait bien raison. Ces ministres disaient :

" Nous sommes responsables, ça nous regarde ! "

Mais le plus responsable, c'était Louis-Philippe, puisqu'il risquait tout en écoutant leurs conseils.

Enfin, après avoir traversé le Pont-Neuf et la rue de la Monnaie, nous remontions la rue Saint-Honoré. On n'a jamais vu de plus magnifique spectacle. De toutes les fenêtres, à droite et à gauche, des femmes se penchaient en agitant leurs mouchoirs blancs. A cette vue les cris de : " Vive la réforme ! " redoublaient ; d'un bout de la file à l'autre, cela ne faisait que monter et descendre, et je me réjouissais en moi-même.

Tant d'idées de toute sorte sur la Révolution, sur les droits du peuple, sur la justice, vous traversaient la tête, qu'on avançait sans le savoir. Plusieurs disaient qu'au printemps nous aurions été couverts de fleurs, à cause de notre belle conduite, et je veux le croire ; car plus nous avançons, plus l'enthousiasme redoublait.

Notre colonne, étant arrivée enfin à la hauteur de la place Vendôme, prit à droite et gagna les boulevards sans rencontrer de troupes. Mais en approchant de la Madeleine, à travers la foule toujours plus épaisse, nous vîmes tout à coup des régiments d'infanterie en ligne ; l'arme au pied ; ils s'étendaient devant les grilles sur les côtés de l'église, et nous en fîmes le tour, criant d'une seule voix :

" Vive la réforme ! "

Les soldats riaient en nous regardant d'un air de bonne humeur.

Nous fîmes donc le tour de ces régiments, en bon ordre, et plusieurs d'entre nous restèrent sur cette place pour rendre visite à des députés dans un café voisin ; mais la grande masse poursuivit sa route vers la place de la Concorde.

Toutes ces choses, je les ai devant les yeux comme si c'était hier. Alors le bruit courait que nous allions porter une pétition à la Chambre, et la foule s'écarta pour nous laisser passer.

Nous arrivâmes près de la fontaine. Et ce qui m'a toujours fait réfléchir depuis, c'est qu'en ce moment un homme habillé en général du premier empire, — un vieux, la figure couleur lie-de-vin, tout ridé, les yeux encore vifs et l'air fin comme un renard, son chapeau à cornes penché sur l'oreille, — passa le long de notre colonne, en nous disant tout bas :

" Criez : Vive la ligne ! Criez : Vive la ligne ! "

Il clignait des yeux, et tout de suite je pensai :

" Ce vieux a certainement une bonne idée. Nous n'en voulons pas à la ligne, et la ligne ne peut pas non plus nous en vouloir. Tous les soldats de la ligne sont des fils d'ouvriers ou de paysans comme nous. Qu'est-ce que nous demandons ? La réforme ! elle est aussi bonne pour eux que pour nous. Ils n'ont pas d'intérêt à tirer sur ceux qui leur veulent du bien."

J'admira donc les paroles de ce vieux, et je réfléchissais que c'était aussi bon pour les dragons, pour les hussards, pour les cuirassiers, pour tous les Français, qui doivent s'aimer, s'entraider, et ne pas se massacrer entre eux comme des bêtes.

En songeant à cela, je vis que nous arrivions au pont de la Concorde, où personne ne se trouvait encore. Mais au même instant un poste de municipaux, nous voyant approcher, sortit du corps de garde à droite, et vint se ranger en travers de ce pont. C'était un simple sergent qui le commandait, et, je pense, un Alsacien, car il avait la figure rouge et les cheveux jaune clair. Il ne commandait pas plus de quinze ou vingt hommes.

Nous étions plus de mille, sans parler de la foule qui nous suivait. Ces hommes, en se mettant à deux pas l'un de l'autre, n'auraient pu barrer le pont. Je dois le savoir, puisque que j'étais dans les trente ou quarante premiers. Le sergent ayant dit à ses hommes, qui venaient l'un après l'autre, tout essoufflés, de mettre la baïonnette au bout du fusil, Emmanuel lui cria en alsacien : " Camarade, pas de mauvaise plaisanterie ! " Et comme, malgré sa colère, on passait à droite et à gauche, il replia son poste, et tout le monde passa.

C'est ce que j'ai vu moi-même ! Personne n'eut besoin de découvrir sa poitrine en criant : " Tirez ! " parce que ces municipaux s'en allèrent de bonne volonté, à la file, voyant bien que de vouloir, à quinze, arrêter tous les gens de la place, cela n'aurait pas eu de bon sens. Mais il faut bien inventer des choses extraordinaires ; sans cela ce ne serait pas assez beau.

Enfin, nous passâmes ce pont, et de l'autre côté, les grilles du palais des députés étant ouvertes, en arrivant auprès, toute la colonne se débanda d'un coup, courant dans les grilles, et grimpant le grand escalier comme un troupeau.